

**Atelier Internet –mars : Prenant pour thème « les volets clos »,
insérer dans votre histoire les 10 mots de la francophonie :
Aquarelle, à vau-l'eau, engloutir, fluide, mangrove, oasis, ondée,
plouf, ruisseler, spitant
+ transmission(s)**

Une rencontre merveilleuse

Un rayon de soleil traverse le faible interstice entre les volets presque clos. À l'intérieur voltigent follement des poussières d'étoile, des atomes de passé entremêlés qui dansent dans l'air moite de la pièce silencieuse. La lumière fait jaillir de l'ombre quelques meubles anciens, et un chevalet sur lequel repose une toile inachevée, une *aquarelle* aux teintes délavées peignant du bois flotté cheminant *à vau-l'eau* vers un gouffre béant prêt à *engloutir*, comme si l'artiste avait cherché à figurer les deux sens de l'expression en même temps. La manière est poétique, le trait *fluide*, et qui regarderait à travers les volets la toile ainsi éclairée se demanderait si ce n'est pas son inachèvement même qui lui offrirait la perfection.

Mais bien sûr personne n'est là pour regarder à travers les volets, parce que la maison est sur pilotis et que les eaux sont montées. À cette heure on ne peut entrer que par la porte qui donne du côté plage, et non celle qui s'ouvre sur l'océan.



Celui qui vit là est en train de sillonner le lagon où les palétuviers de la *mangrove* inclinent doucement leur feuillage lourd d'humidité vers les eaux meurtries. Les Maldives ne seront bientôt plus cette *oasis* de pureté ni ce paradis naturel qu'elles ont été, tout menace, les tempêtes, les pollutions, les hommes. Alors celui qui vit là lutte, d'arrache-pied, il nettoie, répare, dépollue, et quand une *ondée* salvatrice crève enfin l'abcès de l'insoutenable hygrométrie équatoriale, il rentre chez lui plonger dans l'océan, depuis la terrasse en bois de sa maison. Ses vêtements volent et *plouf*, le voilà nu nageant sous la pluie bienfaitrice dont il ne ressort, *ruisselant*, qu'après avoir nagé jusqu'au bout de ses forces.

Alors que Nahru est penché sur les racines enchevêtrées pour y démêler des flots de plastique, une voix le fait sursauter :

- C'est à toi la maison avec les volets fermés ?

L'homme se retourne, essuyant la sueur de son front, et aperçoit sur la rive un drôle de petit bonhomme habillé à l'occidentale : sandales, chaussettes hautes, short, chemisette et casque colonial. Mais il s'est adressé à lui dans sa langue.

- Qui es-tu petit ?

- Dis, c'est vrai que c'est ta maison ? Pourquoi tu fermes les volets ? Moi si j'avais une maison comme la tienne, j'ouvrirais toujours pour regarder la mer.

Nahru sourit.

- Oui, mais alors tu ne pourrais plus dormir la nuit, car la chaleur et l'humidité seraient entrées chez toi.

L'enfant semble réfléchir un moment, comme s'il agitait dans son cerveau un problème trop complexe à résoudre. Enfin il sourit largement.



- Je sais ! C'est parce que tu es un homme trop raisonnable ! Pourquoi dormir quand on vit ici ? De toute façon, si tu ouvrais tes volets, tu apprendrais à dormir avec la chaleur et l'humidité.

- Comment parles-tu si bien ma langue, petit ? Et d'abord d'où viens-tu ? Tes parents sont là ?

- Est-ce que tu me la ferais visiter, ta maison ? Ça doit faire drôle d'être dans le noir avec toute cette lumière qui scintille partout autour sur l'océan.

- On ne t'a jamais dit qu'il fallait répondre aux grandes personnes lorsqu'elles te posent des questions ?

Nouveau temps de réflexion, le doigt sur la bouche cette fois. Finalement :

- Je ne sais pas, parce qu'on m'a dit de ne pas parler aux inconnus. Du coup je ne sais pas ce que je dois faire quand je désobéis et qu'on m'interroge. Et alors, ça veut dire qu'on ne doit pas répondre aux petits garçons ? Parce que moi je t'ai posé plein de questions auxquelles tu n'as pas répondu.

Malgré le côté flegmatique de l'enfant, il évoque à Nahru le petit bonhomme *spitant* et turbulent qu'il a été. Sa curiosité est bien éveillée à présent, et il songe avec un pincement au cœur qu'il est trop vieux à présent pour se construire une famille, une descendance auprès de laquelle faire œuvre de *transmission*, de son savoir, de ses convictions. Trop vieux aussi pour qu'on s'attaque à lui s'il emmène le gamin visiter sa maison. Qui ici pourrait croire qu'il lui veuille le moindre mal ?

- Viens, avance de quelques pas dans l'eau, je vais rapprocher mon canot.

L'enfant ne prend pas la peine de se déchausser, trop heureux de braver un interdit de plus.

L'instant d'après les bras noueux se saisissent de lui, l'asseyent dans le canot dont Nahru démarre le moteur, et en quelques minutes ils arrivent à la maison sur pilotis. L'homme amarre le bateau à l'un des poteaux, ils grimpent l'échelle, et pénètrent dans la maison obscure. L'enfant court vers les volets fermés et les ouvre tout grands, dévoilant le spectacle majestueux d'un soleil glissant vers l'horizon et nimbant de milliers d'éclats lumineux les crêtes des vaguelettes poussées par la houle. Nahru s'émeut devant ce spectacle qu'il a désappris à contempler.

Lorsqu'il se retourne vers le petit pour le remercier, celui-ci a disparu. Mais sur la toile peinte, le gouffre est devenu un océan vers lequel dévale le bois flotté. En plissant les yeux, Nahru distingue, toute proche de l'embouchure de la mer, une grosse branche sur laquelle un petit garçon souriant lui fait signe.

Marie-Noëlle Rouanet

À propos de ce texte les ateliécourriéristes ont dit :

- Un immense bonheur de lecture. En lisant ton texte, je vois les lieux, j'entends le clapotis, je distingue le vieil homme et la mer et cet enfant. Mais existe-t-il cet enfant ? À chacun-e de l'imaginer.

- Un bien joli conte dépaysant et touchant. Après la lecture de ton texte, j'ai fermé les yeux et je me le suis imaginé avec plaisir. J'ai eu aussi une pensée pour toute la faune et la flore qui vivaient dans cette habitation et qui devaient être habituées à l'obscurité. Le choc a dû être terrible.

- Deux idées me sont venues en lisant, la première fois, ce texte. Le film d'animation *Là-haut*, de 2009, et la mise en abyme, dans l'espace et le temps, que constitue un tableau où l'on distingue un personnage auquel on s'identifie... J'apprécie aussi les textes où l'on franchit la frontière de Lewis Carroll en suivant un personnage ancré (encre ?) dans le réel, quelle que soit la frontière : un tableau, un miroir, une porte spatiotemporelle... Merci de nous permettre un tel voyage.



- Un joli conte, bien dans le cadre d'un tableau ! En te lisant je repense à Saint-Exupéry et au Petit Prince. Merci pour cette évvasion.

- Ton texte est très fluide et on imagine très bien cette maison isolée montée sur pilotis qui domine encore la mer... Un homme seul aura beau s'escrimer, il ne pourra pas grand-chose face aux plastiques envahissants et à la montée des eaux. Il faudrait que chacun y mette un peu du sien... La crise sanitaire que nous traversons aura peut-être un effet bénéfique... après coup...

- Quelle belle image que celle de l'enfant qui conduit l'homme submergé à ouvrir ses volets. Nahru a un côté Petit Prince. C'est un bien joli texte, comme toujours imprégné de notes positives. Quelle belle nature tu as !

- Tu as su t'emparer au mieux de la consigne. Comme j'ai aimé ce texte ! Ton petit bonhomme m'a fait penser au Petit Prince de Saint-Exupéry... Un récit chargé d'émotion, de douceur, de poésie, d'interpellations diverses sur le climat et la folie des hommes. J'apprécie toujours dans tes textes ta façon de décrire les intérieurs : les rais de lumière qui font voltiger des poussières d'étoile, les meubles qui jaillissent de l'ombre... Ta représentation double du terme « à vau-l'eau » est particulièrement bien illustrée.



- Ce serait donc le spectateur qui achèverait la toile, ou comme un lecteur qui finirait un livre ? L'auteur a-t-il un droit sur sa création ? Un moment de féerie Un joli conte qui porte bien son titre. Deux parties : début description et réflexion ; puis rencontre surnaturelle. Un peu long ? Bon, après tout, d'autres le font et une fois à l'occasion...

- On aime certainement ton texte pour ce dialogue qui rappelle le Petit Prince. C'est vrai, bien sûr.. Néanmoins, je reste sur ma faim. Pourquoi n'est-ce donc pas Nahru, dans cette mangrove qui s'éteint de nos jours face à l'implosion des fermes crevettières et du tourisme, qui transmet ? Enfin, déjà ce que dénonçait Marguerite Duras qui vivait sur place sur les rives du Mékong où mouraient de faim les enfants. Pourquoi n'est-ce donc pas Nahru qui conduit l'enfant à l'ouverture des volets sur la mer et au coucher du soleil glissant sur l'horizon ? Quel dommage ! J'aimerais tant que ce soit Nahru, le bel indigène à la peau brune (ramassant les plastiques), qui les ouvre, ces volets clos, pour cet enfant de l'Occident qui ne demande qu'à s'en mettre plein les yeux...